Généalogie et transmission du nom en Béarn du XVIIIe au XXe siècle

*Genealogy and surname transmission in the Bearn from the 18th to the 20th
century*

Roseline Segrestin, Lucienne Jakobi et Pierre Darlu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bmsap/3002>

DOI : 10.4000/bmsap.3002

ISSN : 1777-5469

Éditeur

Société d'Anthropologie de Paris

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 39-51

ISSN : 0037-8984

Référence électronique

Roseline Segrestin, Lucienne Jakobi et Pierre Darlu, « Généalogie et transmission du nom en Béarn du XVIIIe au XXe siècle », *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* [En ligne], 19 (1-2) | 2007, mis en ligne le 03 janvier 2011, consulté le 01 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bmsap/3002> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bmsap.3002>

Les contenus des *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

GÉNÉALOGIE ET TRANSMISSION DU NOM EN BÉARN DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLE

GENEALOGY AND SURNAME TRANSMISSION IN THE BEARN FROM THE 18th TO THE 20th CENTURY

Roseline SEGRESTIN¹, Lucienne JAKOBI[†], Pierre DARLU¹

RÉSUMÉ

À partir de la documentation consignée par les registres paroissiaux et d'état-civil, les généalogies des personnes nées à Arthèz-d'Asson, en Béarn (France), depuis 1744 jusqu'à 1975, ont été préalablement reconstruites. Les noms de chacune des personnes de ces généalogies attribués lors de leur naissance, de leur mariage, de leur décès et de la naissance de leurs enfants ont été relevés. Le corpus de noms porte sur plus de 12 000 naissances, 1500 unions et 4000 fratries. Les modalités de transmission de ces noms le long des généalogies sont également décrites. Les résultats indiquent une grande variabilité « ontologique » du nom, une forte transmission du nom en lignée maternelle, une traçabilité du nom dans la généalogie très aléatoire, et la présence de quelques stratégies matrimoniales dans la constitution des couples.

La discussion porte sur le rôle attribué à la dénomination dans la société béarnaise et sur l'incertitude des inférences génétiques à partir des noms de famille quand les règles de transmission de ces noms ne sont pas systématiquement appliquées.

Mots-clés : patronyme, généalogie, Béarn.

ABSTRACT

From parish records and public registries, the genealogies of people born between 1744 and 1975 at Arthèz-d'Asson, Béarn (France), have already been reconstructed from previous studies. The surnames given to each member of these genealogies were recorded several times in a lifetime (birth, marriage, children's births, death). The files include 12,000 births, 1500 unions, 4000 siblings. The modes of transmission of surnames through the genealogies were also described. Results show that surnames, as transcribed in the records, often changed during a lifetime and were transmitted through the female line to a large extent. Consequently, the traceability of surnames through the genealogies is uncertain. Some mating strategies were also detected. The mode of designation of people in this Béarnaise society is discussed, as well as the uncertainties of inferences based on surnames when the rules of surname transmission are not regularly applied.

Keywords: surname, genealogy, Bearn.

1. INSERM U535, Génétique épidémiologique et Structure des Populations humaines, B.P. 1000, Hôpital Paul Brousse, 94817 Villejuif CEDEX, e-mail : darlu@vjf.inserm.fr

INTRODUCTION

Dans nos sociétés, le mode de transmission patrilinéaire du nom de famille s'est progressivement imposé. Dès le XIII^e s. la transmission héréditaire du nom du père commence à s'instaurer, avant même l'ordonnance de Villers-Cauterets (1539) qui rendait obligatoire la tenue de registres de baptêmes. Cette ordonnance a largement contribué à fixer une coutume déjà préexistante. Il faut cependant attendre la Révolution et la loi du 6 Fructidor de l'an II pour que le nom donné à une personne à sa naissance lui soit attribué définitivement pour toute sa vie. Enfin, le code civil napoléonien entérine la règle de transmission du nom paternel aux enfants. L'acte de naissance prouve alors la filiation légitime et la qualité d'héritier en cas de succession².

De telles règles de dénomination des personnes et de transmission laissent entrevoir la possibilité de reconstruire les liens génétiques entre les enfants et leur père sur plusieurs générations. Les généticiens, à la suite de Crow (1980), ont largement tiré bénéfice de cette particularité, pour proposer des estimations de consanguinité moyenne d'une population, en distinguant consanguinité « aléatoire » et consanguinité due à la parenté.

Malheureusement la réalité sur le terrain s'avère plus complexe et les sources documentaires permettant de suivre les filiations sur plusieurs générations dans une même population sont rares, souvent partielles, biaisées ou même partiales. Les raisons en sont multiples et relèvent tout aussi bien de négligences dans la qualité des enregistrements que dans l'application volontaire de certaines règles qu'impose, avec plus ou moins de coercition, une société à un moment de son histoire. L'intérêt de suivre en parallèle et sur la durée la généalogie des personnes et les systèmes de leur dénomination permet non seulement d'éclairer les déterminants sociaux et culturels qui prévalent lors de la nomination de ces personnes mais aussi de cerner les limites de validation des patronymes comme marqueurs génétiques de filiation.

L'exemple qui est proposé dans ce travail repose sur les données généalogiques et nominatives recueillies dans le village d'Arthèz-d'Asson par Lucienne Jakobi. Ces données ont déjà fait l'objet de nombreuses publications,

portant sur la transmission du nom (Jakobi *et al.* 1976), sur les probabilités d'origine des gènes (Serre *et al.* 1985), sur les systèmes de mariage en Béarn (Fernet *et al.* 1975), sur le choix du conjoint (Jakobi, Darlu 1988 ; Darlu *et al.* 1994), sur l'hérédité de la fertilité (Bocquet-Appel, Jakobi 1993) et de la longévité (Bocquet-Appel, Jakobi 1990)... Nous y ajoutons ici la question des relations entre généalogie et dénomination.

Le village d'Arthèz-d'Asson présente un parfait exemple des diverses influences sociales pesant sur les systèmes de dénomination et sur la diversité patronymique. La principale est, certainement, le poids de la tradition dans la transmission du nom de famille. Celle-ci est loin de suivre le modèle patrilinéaire. Jusqu'à l'adoption des lois révolutionnaires sur la dénomination des individus, les enfants ont longtemps été identifiés dans le Béarn par le nom du père, mais aussi par le nom de leur maison maternelle, par les surnoms de leurs parents ou par leur propre surnom. Il serait donc incorrect de parler de « patronymes ». Comme la désignation des individus rapporte toujours à un groupe familial, on parlera plus aisément de « nom de famille », d'« identifiant de lignées » ou encore d'« appellation » ou « désignation », plutôt que de patronyme.

D'autres facteurs, issus de l'histoire et des coutumes propres au Béarn, influencent également le système de dénomination (Rosnier 1975), comme la prééminence du nom de maison en tant qu'identifiant des personnes, comme la règle particulière de transmission de l'héritage au premier né, qu'il soit un garçon ou une fille, comme la tradition du choix du conjoint qui se ferait préférentiellement entre un ou une premier(e) né(e) et une ou un puiné(e) (Bonnain 1996 ; Gratacos 1998). Sur ces questions, cependant, voir les conclusions divergentes de Darlu *et al.* (1994) qui semblent indiquer que la tradition béarnaise, en tout cas à Arthèz-d'Asson, ne semble pas avoir besoin d'être suivie pour être vécue comme une réalité socio-culturelle...

Les données sur le village d'Arthèz-d'Asson, suivies depuis 1744 jusqu'à 1975, constitue donc une sorte de « laboratoire » pour démêler l'enchevêtrement des causalités amenant, au travers des liens généalogiques, à la distribution actuelle des noms de famille et à contrôler comment les règles et les usages interfèrent au fil des générations.

2. Depuis le 1^{er} janvier 2005, on sait que ces règles ont changé : les noms de la mère et du père peuvent être transmis, conjointement ou pas, dans un ordre ou un autre, à l'ensemble de leurs enfants.

LES DONNÉES

Une base de données a été constituée qui comporte l'ensemble de l'état civil d'Arthèz-d'Asson, de sa création en 1744 jusqu'en 1975. Il regroupe les dates et les lieux des naissances, mariages et décès survenus au village. Le fichier comprend également le statut professionnel (140 professions différentes variant au cours des siècles), le statut d'héritier, décomposé en trois grandes situations : « est héritier », « n'est pas héritier », et « a fondé une nouvelle maison », les migrations, recomposées après recherches dans les communes voisines et d'après les témoignages, la taille des fratries, ou, plus précisément le nombre d'enfants utiles et le nombre d'enfants efficaces, le rang social, c'est-à-dire le rang de l'individu au sein des enfants utiles, le coefficient de consanguinité calculé à partir des généalogies (Serre *et al.* 1985).

Ces informations sont disponibles sur tous les individus ayant une descendance active à Arthèz-d'Asson, les recherches généalogiques ayant été remontées jusqu'à tomber sur l'absence d'actes identifiant les ascendants. Enfin le nom attaché à chacun des documents de l'état civil (naissance, mariage, décès) a également été intégré dans les données individuelles.

La base de données comporte 12 032 naissances identifiées entre 1630 et 1975, dont 6252 ont eu lieu à Arthèz-d'Asson à partir de 1749. 1515 mariages ont été célébrés entre les mêmes dates, et 4090 fratries ont été répertoriées.

RÉSULTATS

Les modalités de transmission du nom

La question est de vérifier le mode de transmission du nom de l'enfant, en fonction de ceux de son père et de sa mère. Pour cela, 26 situations différentes ont été relevées. Le tableau I détaille les principales catégories de désignation des enfants en fonction de celles de leurs parents. Ces catégories ont également été regroupées, en différenciant les désignations qui proviennent du père (codes 1, 6, 7, 9, 11, 14 et 25), de la mère (2, 4, 8, 12, 17, 18, 19, 20), des deux (3, 10, 13, 15, 21, 22, 23, 24, 26). Les autres catégories (en particulier la catégorie « provenance inconnue ») ne représentent qu'un faible pourcentage, inférieur à 1,4 %, excepté pour la première période (1744-1760) pour laquelle l'information est, nécessairement, parcellaire en ce qui concerne la génération des parents et où ce pourcentage monte à 2,3 %.

Sur certains actes de naissance, la mention « de la maison *X* », est figurée lorsque le nom est composé de plusieurs appellations. Sur d'autres, le second nom n'est précédé que de la mention « dit *X* ». Cependant il n'est pas impossible que ce surnom, précédé de « dit » soit, en réalité, un nom de maison. En effet, la même appellation peut être précédée de l'une ou de l'autre mention selon les actes. Le manque d'information à ce sujet nous a contraints à rassembler ces deux mentions sous une même étiquette, celle de « surnom ». Lorsque le nom d'un des parents est composé de plusieurs appellations, mais qu'il n'est jamais mentionné « dit... », et que l'enfant ne prend pas intégralement ces noms, nous avons adopté la catégorie « prend un des noms ». Si le « dit... » est mentionné, nous précisons « prend un surnom ». Les noms « indéfinis » représentent ceux ne figurant ni dans le nom du père ni dans celui de la mère, du moins dans l'acte de naissance. Là encore, on ne peut préciser s'il s'agit d'un nom de maison, ou d'un surnom propre à l'enfant. Les différences orthographiques regroupent de simples variations, comme le doublement de consonnes, ou des transformations phonétiques, mais aussi l'apparition ou disparition de particules telles que « De », « La »... Enfin les fiches mentionnent, lorsqu'un enfant est reconnu, si son père est le père biologique ou non. Nous avons ainsi pu souligner les liens non génétiques, du moins ceux qui sont avoués entre père et enfant.

L'évolution des modes d'attribution des noms est représentée sur la figure 1. Les proportions de ces différentes catégories de désignation ont également été calculées en fonction de la profession. En raison des fluctuations des catégories professionnelles au cours du temps (140 professions différentes ont été recensées), il était peu crédible de proposer une analyse trop fine de ces données. C'est pourquoi, seules ont été retenus les grands groupes professionnels : agriculteurs, artisans, journaliers et employés. Les résultats sont consignés dans le tableau II.

Évolution de la désignation au cours de la vie

De nos jours, lorsqu'un enfant acquiert son nom à la naissance, on s'attend à ce qu'il garde cet état civil jusqu'à sa mort. Il n'en a pas toujours été ainsi au cours de l'histoire, comme l'illustre un exemple déjà discuté par Jakobi (*fig. 2*) (Jakobi *et al.* 1976). On constate en effet, sur les divers actes successifs concernant une personne, des ajouts d'autres noms, comme celui de sa femme, des

Code	Situations de transmission de noms à l'enfant
1	Prend le nom du père
2	Prend le nom de la mère, malgré la présence du père
3	Prend les deux noms (père et mère)
4	Prend le nom de la mère (car enfant naturel)
5	Prend le nom du père non biologique
6	Inverse l'ordre nom/surnom du père
7	Perd un des noms du père
8	Perd un des noms de la mère (enfant naturel)
9	Prend le surnom du père
10	Prend le surnom du père et le nom de la mère
11	Prend le nom du père et un nom indéfini (ou l'inverse)
12	Prend le nom de la mère et un nom indéfini (ou l'inverse)
13	Prend le surnom du père et l'un des noms de la mère
14	Prend le nom du père avec une orthographe différente
15	Prend le nom du père et le surnom de la mère
16	Prend un nom différent du père et de la mère
17	Inverse l'ordre nom/surnom de la mère
18	Prend le nom d'un père non biologique et le nom de la mère
19	Prend le surnom de la mère (enfant naturel)
20	Prend le nom de la mère avec une orthographe différente
21	Prend le nom du père et un des noms de la mère
22	Prend un des noms du père et le surnom de la mère
23	Prend un des noms du père et le nom de la mère
24	Prend un des noms du père et un des noms de la mère
25	Prend un des noms du père et un nom indéfini
26	Prend le surnom du père et le surnom de la mère

Tabl. I - Différentes modalités de transmission d'un nom des parents aux enfants (Arthèz-d'Asson, 1744-1975).

Table I—Different modes of surname transmission from parents to children (Arthèz-d'Asson, 1744-1975).

	Agriculteur	Artisan	Journalier	Employé
	%	%	%	%
Nom du PÈRE intégral	85,1	80,4	75,2	80,4
Nom du PÈRE + MÈRE	3,6	2,2	3,2	3
Nom basé sur celui de la MÈRE	0,5	6,9	7,5	4,8
Nom du PÈRE modifié	10,8	10,5	14,1	11,8
Effectif total	732	418	839	96

Tabl. II - Origine du nom à la naissance selon la profession de la personne (Arthèz-d'Asson, données cumulées 1744-1900).

Table II—Origin of surname at birth according to the profession of the person (Arthèz-d'Asson, accumulated data 1744-1900).

Fig. 1 - Évolution du mode d'attribution du nom (celui du père, de la mère ou des deux) aux enfants nés à Arthèze-d'Asson, entre 1744 et 1975

Fig. 1—Evolution of the mode of surname attribution (that of the father, that of the mother or both) to children born at Arthèze-d'Asson between 1744 and 1975.

ajouts de surnoms, ou leur suppression. Pour apprécier l'ampleur de ce phénomène de dérive onomastique au cours d'une vie, nous avons focalisé sur les hommes nés à Arthèze-d'Asson, s'y étant mariés et y ayant eu des enfants. Nous disposons alors simultanément de leur désignation à leur naissance, à leur mariage et à la naissance de chacun de leurs enfants.

Seuls 565 hommes, sur les 1206 ayant eu une descendance, garde leur nom inchangé sur tous les actes d'état civil qui les concernent (soit 47 %) (*fig. 3*). Pour les autres, la modification du nom s'effectue le plus souvent lors du mariage ou lors de la naissance du premier enfant. Ainsi, 266 hommes (22 %) ont bien vu leur nom modifié

à leur mariage. Cependant, seulement 15 % d'entre eux vont le conserver, tandis que 31 % « retrouveront » leur véritable nom lors de la naissance de leurs enfants. Les 54 % restant acquerront d'autres noms encore lors de ces naissances.

Avec le temps, les noms attribués par les administrations successives sont de plus en plus uniformes (*fig. 4*). Si près de 20 % de pères seulement ne changent pas de nom dans les divers états civils qui les concernent, cette proportion monte à 85 % au début du XX^e s., mais n'atteint cependant pas 100 %, en raison de modifications orthographiques, mais aussi d'ajouts ou de suppression de second nom.

Fig. 2 - Exemple de l'évolution des noms de famille entre divers actes d'état civil et le long de la généalogie (d'après Jakobi et al. 1976).
 Fig. 2—Example of the evolution of family names between different registrations and through the genealogy (according to Jakobi et al. 1976).

Fig. 3 - Proportion de modifications des noms attribués aux pères, entre leur naissance et celle de leur quatrième enfant.

Fig. 3—Proportion of modifications of surnames attributed to fathers, between their birth and that of their fourth child.

Fig. 4 - Évolution du pourcentage de pères dont le nom de naissance reste inchangé dans les documents d'état civil les concernant (Arthèz-d'Asson, 1744-1960).

Fig. 4—Evolution of the percentage of fathers whose name at birth remains unchanged in the relevant registrations (Arthèz-d'Asson, 1744-1960).

Évolution des noms dans les généalogies

Les fluctuations dans les modalités de transmission des noms et l'instabilité des désignations au cours de la vie se cumulent pour aboutir à des transformations radicales des noms de famille en quelques générations. Il peut s'agir de simples transformations orthographiques mais, le plus souvent, il s'agit de formations de noms composés ou de noms jugés équivalents, qui peuvent être différents au sein d'une même fratrie. Certains prennent le nom de leur maison maternelle plutôt que celui du père, et le transmettent à leurs enfants, sans le véritable nom

du père. Prenons pour exemple la descendance de X qui, à chaque génération, a privilégié une des appellations qui composait son nom et en a rajouté un autre spécifique à la génération suivante :

$$X \rightarrow X \text{ de } M \rightarrow M-B \rightarrow M-V \rightarrow V$$

C'en est donc qu'en effectuant un travail généalogique approfondi qu'il est possible d'affirmer que tous les V sont des descendants directs, par la branche masculine de surcroît, des X . La figure 5 donne un autre exemple de généalogie familiale où les noms transmis sont tantôt

Fig. 5 - Transmission des noms dans une généalogie d'Arthèz-d'Asson.

Fig. 5— Transmission of surnames in a genealogy of Arthèz-d'Asson.

ceux du père tantôt ceux de la mère, ou une combinaison complexe. Dans ces conditions, on peut conclure que toute étude de consanguinité qui serait fondée sur l'isonymie serait profondément biaisée... Le recours à la généalogie s'avère donc indispensable. C'est ce que nous avons tenté en ne nous attachant pas simplement aux noms, mais aux lignées de noms, en partant des fondateurs du village, c'est-à-dire ceux dont on ignorait l'ascendance. Nous avons ensuite recomposé leurs descendance. Les descendance des filles ont dû, elles aussi, être prises en compte, lorsque elles ont adopté le nom maternel. Tous les noms adoptés par ces descendants à leur naissance ont été regroupés sous un même code. Ainsi, prenons l'exemple d'un enfant né *X-Y*, *X* étant le nom de son père et *Y* celui de sa mère. Le nom *X-Y* sera codé comme *X*, privilégiant ainsi la transmission paternelle. Si un enfant adopte un nom éloigné de ceux de ses parents, et que ce nom existe chez un fondateur, l'enfant adoptera le code de ce fondateur et non celui de ses parents.

Cette procédure de codage a permis de regrouper l'information sur les noms, en constituant 467 groupes sur la base des relations généalogiques. Parmi ces groupes, 310 ont eu au moins une naissance à Arthèz-d'Asson. Cependant, les 129 groupes les plus importants ont donné à eux seuls 5423 naissances, soit 87 % des naissances survenues dans ce village. Ce pourcentage varie dans le temps, atteignant 93,8 % entre 1801 et 1810 et descendant à 61,5 % entre 1940 et 1950. Les six groupes les plus importants ont généré jusqu'à 20 % des naissances. Au sein de ces 129 groupes, certains peuvent, sur une période donnée, représenter jusqu'à 9 % des naissances. Depuis la formation du village (1744), certains noms ont perduré tandis que d'autres se sont éteints. La procédure de constitution des groupes de noms est telle qu'il peut se trouver des groupes définis par un seul nom, c'est le cas du groupe 112, et d'autres, comme le groupe 108, qui incluent jusqu'à 77 noms différents.

Migration et unions préférentielles

La question se pose du rôle joué par la migration sur la diversité des noms. On s'attend à ce qu'en période d'immigration, à la fois la diversité des noms augmente et la proportion de mariages isonymes diminue. En réalité, dans le cas d'Arthèz-d'Asson, pour lequel les statistiques de migration sont bien connues, on constate que 18 % des immigrants ont un nom qui se trouve être déjà fréquent au village, tandis que 23 % ont un nom inconnu, c'est-à-dire

un nom pour lequel aucune naissance n'a été enregistrée sous ce nom. En revanche, les émigrants sont beaucoup plus nombreux et ne sont pas démographiquement contrebalancés par les immigrants, si bien que la population d'Arthèz-d'Asson décroît. Entre 1960 et 1975, le quart des naissances se répartit entre seulement quatre groupes de noms. On se retrouve donc dans une situation où il y a peu de naissances avec peu de noms. Avec la réduction de la population, la diversité patronymique s'amointrit et le village qui perd de sa population se retrouve fermé sur les quelques noms restant.

Comme quelques lignées prédominantes forment la majeure partie d'Arthèz-d'Asson, on peut s'attendre à ce que les liens entre familles demeurent forts au fil des générations. Se pose donc la question de possibles stratégies d'alliance entre lignées et, donc, entre groupes de noms. En fait, les mariages isonymes restent rares dans le village (six seulement). Si l'on se fonde non pas sur les seuls noms mais sur les groupes de noms, alors le nombre de mariage « isogroupe » se monte à 15, dont 12 constitués des noms les plus fréquents. Ces mariages restent donc très peu nombreux, d'autant qu'ils se répartissent sur plus de 200 ans. De plus, sur ces 15 mariages, quatre d'entre eux n'ont aucun lien de parenté. On peut souligner que les mariages « isogroupes » sont plus fréquents dans certaines familles puisque trois couples sont *BUB* et deux *CUC*. Cependant, dans le cas des unions entre *B*, il s'agit d'une stratégie familiale, au moins ponctuelle, car deux frères, tous deux agriculteurs, ont épousés deux sœurs dans la première partie du XX^e s. Par ailleurs, la généalogie nous indique que le coefficient de consanguinité moyen des enfants de ces couples reste faible (0,00735).

Ces stratégies d'unions préférentielles sont-elles délibérées ? Certaines associations de groupes de noms apparaissent jusqu'à six fois sur plusieurs générations successives. Par exemple les *X* avec les *A*, mais aussi les *L* avec les *M*, les *B* avec les *D* (trois unions entre 1814 et 1854, alors que ces groupes sont peu nombreux à cette époque)... Cependant, pour répondre précisément à la question, il faut tester si le nombre de ces unions excède ce que l'on attendrait d'unions au hasard dans la population, compte tenu de la fréquence des noms (ou groupes de noms) et du nombre de conjoints potentiellement mariables à une époque donnée (*tabl. III*). Les résultats montrent clairement la présence de plusieurs excès de mariages « isogroupes » et quelques possibles « évitements », comme les *B* et les *G* qui n'ont jamais eu de couples en commun, malgré leur fréquence dans la population. Les statuts professionnels expliquent difficilement ces stratégies de mariage, en

	Groupe de noms	Nombre attendu d'unions	Nombre effectif d'unions
Unions préférentielles	$X U Y$	0,4	3
	$B U D$	0,14	3
	$X U G$	1,12	5
	$X U L$	0,67	5
Unions possibles non réalisées	$A U L$	0,53	0
	$X U L$	0,86	0
	$X U B$	0,71	0

*Tabl. III - Nombre d'unions effectives et non réalisées entre groupes de noms.
Ce nombre est estimé à partir de la probabilité d'unions qui tient compte
du nombre total d'unions et du nombre de conjoints potentiels
portant les noms indiqués pour les périodes des mariages.*

*Table III—Number of actual unions and non-unions occurring between groups of surnames.
This number is estimated based upon the probability of unions, taking into account
the total number of unions and the number of potential spouses
carrying the names indicated for the periods of marriage.*

raison d'une endogamie professionnelle modérée, autour de 46 % (Darlu *et al.* 1994), et dans la mesure où il n'y a pas de relation étroite entre un nom et une profession. Ainsi, les X sont pour 35 % agriculteurs et pour 40 % journaliers, les A respectivement pour 46 % et 41 %, les L pour 21 % et 50 %, etc.

DISCUSSION ET CONCLUSION

La confrontation entre données généalogiques et système de dénomination conduit à dresser un tableau plus précis des relations entretenues entre les habitants du village béarnais d'Arthèz-d'Asson, entre le milieu du XVIII^e s. et celui du XX^e s. La première remarque concerne l'étonnante instabilité observée dans la dénomination des personnes d'un registre à l'autre. En effet, il faut attendre le début du XX^e s. pour voir le nom d'un père coïncider (à 80 %), simultanément dans son acte de naissance, de mariage, de décès et dans les actes de naissance de ses enfants. Jusqu'au tournant du XVIII^e s., ce pourcentage ne dépassait pas 40 %. Il est difficile de trancher sur les raisons de ces variations « ontologiques » de la dénomination. Sans doute une part est à mettre sur le compte de la négligence des officiers d'état civil ou de celle des ecclésiastiques en charge de tenir les registres. Il est plus probable que la raison est à rechercher dans

le rôle social que pouvait jouer chacun de ces registres avant la promulgation du décret de l'An II (et qu'ils ont probablement continué à jouer par la suite). En effet, le rôle du registre de naissance n'est pas seulement d'assurer la filiation (pas nécessairement biologique), mais d'inscrire la naissance au sein de la famille et du groupe. De fait, l'inscription très fréquente d'un parrain, le plus souvent proche parent, d'un nom de maison, ou même l'absence fréquente d'un père dont le nom n'est rajouté qu'ultérieurement sur l'acte de naissance, plaident en faveur de cette interprétation. De même, l'acte de mariage est surtout l'occasion de manifester l'insertion d'un nouveau couple dans le tissu social, si bien que les noms de maison des conjoints apparaissent tout aussi pertinents que les noms découlant de la seule filiation. Les modalités de transcription de ces deux moments importants de la vie, la naissance et le mariage, signifieraient davantage une préoccupation d'insertion dans la communauté qu'un objectif de validation d'une filiation généalogique. Dans le contexte béarnais, cela n'est pas surprenant. Il faut attendre le milieu du XIX^e s. pour voir un renversement de tendance, avec une meilleure correspondance entre les divers actes.

Si l'on retient cette interprétation des variations individuelles de dénominations, il n'est pas surprenant de constater, en corollaire, une grande diversité dans le mode de transmission du nom. En effet, bien que ce soit le nom

du père qui est transmis le plus souvent, la transmission de celui de la mère est loin d'être une exception. Au milieu du XIX^e s., près de 15 % des noms transmis étaient encore ceux de la mère. Ce n'est que vers la fin du XIX^e s. que la règle légale de transmission patrilinéaire s'impose véritablement, bien longtemps donc après que l'obligation en soit faite. Les coutumes béarnaises de transmission du nom et des biens et la prééminence du nom de maison semblent avoir longtemps résisté à la loi républicaine. Il faut cependant relativiser ce constat, dans la mesure où cet écart à la norme ne semble pas avoir eu la même ampleur selon les catégories socioprofessionnelles. En effet, si le nom est majoritairement transmis par le père chez les agriculteurs, il n'en est pas de même chez les artisans et employés, et encore moins chez les journaliers. Il semble donc que la continuité du nom par le père atteste de l'importance de la filiation paternelle chez les agriculteurs, généralement propriétaires, mais beaucoup moins chez les journaliers, pour lesquels la filiation peut s'avérer aussi pertinente par la mère que par le père.

Enfin, les règles de transmission du nom restent peu constantes, même à l'intérieur d'une même généalogie familiale, comme le montrent de nombreux exemples, avec tantôt une transmission du nom du père tantôt du nom de maison, du surnom ou du nom de la mère.

Sans doute toutes ces étrangetés dans la transmission du nom, au regard des normes usuellement pratiquées en France (ou supposées l'être) pourraient suggérer une mauvaise tenue des actes d'état civil, ou attesterait pour le moins d'un manque de professionnalisme ou de motivation de la part des autorités religieuses d'abord, des officiers d'état civil ensuite. Cependant, la qualité des registres ne plaide pas en faveur de cette interprétation. Les livres sont bien tenus et bien documentés au point que ces complexités dans la dénomination n'ont pas empêché de reconstruire les généalogies. Elles ont même permis, par des recoupements nombreux, d'en assurer la fiabilité, aidées également par l'obstination méthodique de l'investigatrice principale, Lucienne Jakobi, et par son excellente connaissance de cette société.

L'avantage de maîtriser la transmission des noms nous a permis de coller davantage à l'histoire généalogique de la population, simplement en regroupant en « clusters » les noms qui suivent une même généalogie, même lorsqu'ils sont différents. Les mariages isonymes, (entre conjoints appartenant au même « cluster ») et donc à la même généalogie, se sont avérés plutôt rares, bien qu'il ait été possible de mettre en évidence quelques stratégies familiales d'union, de rares familles favorisant

les échanges de conjoints, d'autres semblant plutôt les éviter. Ces quelques mariages, étalés sur plusieurs générations, sont en nombre insuffisant pour provoquer une structuration profonde de la population, d'autant que, s'ils se contractent bien à l'intérieur d'un même « cluster » généalogique, ils ne concernent pas nécessairement une même classe professionnelle. D'ailleurs les échanges entre les divers classes professionnelles restent élevés, et l'endogamie professionnelle faible (Darlu *et al.* 1994).

Une des conséquences de cette situation complexe, dont il n'est pas démontré qu'elle soit propre exclusivement au Béarn, est de ne pas permettre l'application des méthodes classiquement utilisées par les généticiens pour décrire, à partir des seuls patronymes, la façon dont la population se structure. Même si certains généticiens (Sykes, Irven 2000 ; King *et al.* 2006), démontrent, sur une vaste population, que la probabilité de partager les mêmes variants génétiques est plus élevée pour deux personnes qui partagent le même patronyme, cela n'est vrai qu'avec une faible probabilité, et cela est d'autant moins vrai que le patronyme est fréquent. Il est donc risqué d'extrapoler ces résultats à une population réduite où les règles de transmission du nom, pas toujours patrilinéaires, ne sont pas vérifiées sur une grande profondeur généalogique et pour laquelle le stock de noms est réduit.

Dans ce contexte particulier, l'inférence d'un degré moyen de consanguinité génétique à partir de l'estimation du nombre de mariages isonymes n'a clairement aucun sens. La méthode généalogique d'estimation de la consanguinité moyenne, déjà décrite par Serre *et al.* (1985) pour Arthèz-d'Asson, reste évidemment bien plus exacte. Elle montre d'ailleurs que la population d'Arthèz-d'Asson présente, malgré son apparent isolement géographique, un taux de consanguinité moyen plutôt faible de 0,005 % (incluant la consanguinité apparente et lointaine sur neuf générations) par rapport à d'autres populations étudiées avec la même profondeur généalogique.

L'interprétation des coefficients d'isonymie lorsque le système de dénomination des personnes est si complexe et que la transmission du nom s'avère aussi versatile réclame une certaine prudence. Tel n'est pas nécessairement le cas, comme dans l'exemple bien connu du Québec (Gagnon 2001 ; Tremblay *et al.* 2001), où les estimations de consanguinité moyenne par généalogie et par patronyme se révèlent très proches. Mais ces estimations ne portent pas sur un seul village de quelques centaines d'habitants, comme celui d'Arthèz-d'Asson, mais sur de nombreuses régions autrement plus vastes. La situation des villages du Haut Jura (Bideau *et al.* 1994 ; Vernay *et al.* 2001) n'est

pas comparable non plus, car les règles de transmission du nom n'y ont pas été remises en cause et seraient donc effectivement rigoureusement respectées. Il n'en reste pas moins que l'exemple d'Arthèz-d'Asson souligne que le contrôle des modalités de transmission du nom s'avère un impératif méthodologique inévitable si l'on veut éviter quelques erreurs d'inférence.

Enfin, cet exemple démontre également qu'il ne faut pas regarder les actes d'état civil simplement comme des témoins de filiations, mais bien plutôt comme un fait social et considérer que la façon dont ils sont tenus révèle la place que la société attribue à l'individu, au couple et à la famille.

BIBLIOGRAPHIE

- BIDEAU (A.), BRUNET (G.), HEYER (E), PLAUCHU (H.) 1994, La consanguinité, révélateur de la structure de la population, L'exemple de la vallée de la Valserine du XVIII^e à nos jours, *Population* 1 : 145-160.
- BOCQUET-APPEL (J.P.), JAKOBI (L.) 1990, Familial transmission of longevity, *Annals of Human Biology* 17, 2: 81-95.
- BOCQUET-APPEL (J.P.), JAKOBI (L.) 1993, A test of a path model of biocultural transmission of fertility, *Annals of Human Biology* 20, 4: 335-347.
- BONNAIN (R.) 1996, Houses, Heirs and non-heirs in the Adour Valley: Social and geographic mobility in the XIXth century, *The History of Family* 1, 3: 273-295.
- CROW (J.F.) 1980, The estimation of inbreeding from isonymy, *Human Biology* 52, 1: 1-14.
- DARLU (P.), JAKOBI (L.), HOCHÉZ (J.) 1994, Le choix du conjoint, entre le mythe et la réalité : l'exemple de la vallée de l'Ouzom en Béarn (France) depuis le XVIII^e siècle, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 6, 3-4 : 199-213.
- FERNET (P.), JACQUARD (A.), JAKOBI (L.) 1975, Mariages et filiations dans la vallée pyrénéenne de l'Ouzom depuis 1744, *Population* n° spécial novembre : 187-196.
- GAGNON (A.) 2001, Patronymes, lignées et généalogies, Trois méthodes d'estimation de la parenté au Québec ancien (1608-1800), in G. Brunet, P. Darlu, G. Zei (éds), *Le patronyme, Histoire, Anthropologie, Société*, CNRS Éditions, Paris, p. 367-389.
- GRATACOS (I.) 1998, *Femmes pyrénéennes, Un statut social exceptionnel en Europe*, Éditions Privat, Toulouse.
- JAKOBI (L.), DARLU (P.) 1988, Mating patterns in isolates, in M.T. Boyce (ed.), *Human mating patterns*, Taylor and Francis, London, p. 47-59.
- JAKOBI (L.), FERNET (P.), JACQUARD (A.) 1976, Transmission des noms et reconstruction des généalogies, Influence de coutumes en Béarn, *Biométrie Humaine* XI : 69-79.
- KING (T.E.), BALLEREAU (S.J.), SCHURER (K.E.), JOBLING (M.A.) 2006, Genetic signatures of coancestry within surnames, *Current Biology* 16, 4: 384-348.
- ROSNIER (R.) 1975, Noms de maison, nom de famille, règles de filiation en Béarn, *Laboratoire d'Anthropologie du Musée de l'Homme*, Paris, Université René Descartes-Sorbonne.
- SERRE (J.L.), JAKOBI (L.), BABRON (M.C.) 1985, A genetic isolate in the French Pyrenees: probabilities of origin of genes and inbreeding, *Journal of Biosocial Science* 17: 405-414.
- SYKES (B.), IRVEN (C.) 2000, Surnames and the Y chromosome, *American Journal of Human Genetics* 66, 4: 1417-1419.
- TREMBLAY (M.), JOMPHE (M.), VÉZINA (H.) 2001, Comparaison des structures patronymiques et génétiques dans la population québécoise, in G. Brunet, P. Darlu, G. Zei (éds), *Le patronyme, Histoire, Anthropologie, Société*, CNRS Éditions, Paris, p. 367-389.
- VERNAY (M.), BIDEAU (A.), BRUNET (G.) 2001, Parenté généalogique et isonymie matrimoniale en Haut-Jura du XVIII^e au XX^e siècle, Deux modèles d'estimation de la parenté génétique, in G. Brunet, P. Darlu, G. Zei (éds), *Le patronyme, Histoire, Anthropologie, Société*, CNRS Éditions, Paris, p. 391-405.